

ANDRÉ BELLEAU À L'ÉPREUVE DE L'ÉTRANGER

L'exemple de l'Allemagne

ANDRÉ BELLEAU'S TRIALS OF THE FOREIGN

THE EXAMPLE OF GERMANY

ANDRÉ BELLEAU ANTE LA PRUEBA DEL EXTRANJERO

EL EJEMPLO DE ALEMANIA

ROBERT DION

Volume 42, Number 2 (125), Winter 2017

André Belleau II : le texte multiple

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1039917ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1039917ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (print)

1705-933X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

DION, R. (2017). ANDRÉ BELLEAU À L'ÉPREUVE DE L'ÉTRANGER : l'exemple de l'Allemagne. *Voix et Images*, 42(2), 71–84. <https://doi.org/10.7202/1039917ar>

Article abstract

Speaking of *Liberté*, the journal that he cofounded, André Belleau often reiterated its “open” character—an openness that was paradoxical in that it both welcomed the Other and was centred on itself. In this article, the goal is to observe how Belleau handled the “trials of the foreign” (Berman) through references to a foreign tradition, in this case Germany. An analysis focusing chiefly on the essayist’s archives (preparatory notes, first drafts, reading notes, syllabi and course notes, etc.), shows that for Belleau, the move towards Germany—more apparent in the margins and the oral dimension of his practice than in his published work—was one way out of the determinism “according to which a Québécois, ultimately, never speaks of anything except Québec” (Dumont). However, those who take this way out may become isolated and find themselves without a community, like the marginalized Romantic writers of Germany’s atomized cities in the 18th and 19th centuries. This is a risk that Belleau always tried to parry by developing the “openness” to alterity discussed in this article.

ANDRÉ BELLEAU À L'ÉPREUVE DE L'ÉTRANGER

L'exemple de l'Allemagne

+ + +

ROBERT DION

Université du Québec à Montréal

S'il est un mot qu'André Belleau semble avoir chéri entre tous, c'est bien celui d'«ouverture». L'un des articles colligés dans *Surprendre les voix* porte d'ailleurs le titre «*Liberté*: la porte est ouverte¹». Belleau y affirme que les fondateurs de la revue, et ceux qui se sont joints à eux par la suite, «avaient et ont toujours un goût passionné pour l'OUVERT», précisant aussitôt que «[c]e dont il s'agit ici, ce n'est pas un commode éclectisme, c'est l'ouverture pour elle-même, un certain espace jugé plus capital que ce sur quoi il ouvre²». Si la mise en garde est assez claire — à *Liberté*, on ne fait ni dans le relativisme à tout crin ni dans l'accueil œcuménique de n'importe quel point de vue —, la définition de l'ouverture, elle, reste plutôt énigmatique, puisque c'est l'espace où se recueille ce qui vient de l'extérieur plus que l'extérieur *per se* qui serait garant de la diversité, dans une sorte d'ouverture paradoxalement centrée sur elle-même.

Loin de constituer une ambiguïté localisée et, partant, unique et exceptionnelle, ce paradoxe se retrouve, si l'on en croit Serge Cantin — qui a consacré une analyse détaillée au court essai «Maroc sans noms propres³» —, dans le rapport que Belleau a entretenu aux pays étrangers et spécialement au Maroc. Dans les impressions de voyage succinctes que l'essayiste a rédigées à son retour d'un séjour éclair à Marrakech, Cantin voit l'affleurement d'une disposition fondamentale, et douloureuse, de l'être :

Un peu comme si, au Maroc, le touriste André Belleau avait, à son insu, pris rendez-vous avec lui-même, avec son double voyageur, son moi itinérant, son autre «je», et que, sous le choc de cette rencontre imprévue, s'était ravivée en lui une blessure très ancienne, native: le mal incurable d'un moi qui, quoi qu'il fasse, ne peut mourir à lui-même pour rejoindre ce vers quoi ou vers qui il n'en finit plus de tendre sous l'irrésistible poussée du temps et du langage qui le signifie [...]⁴.

1 André Belleau, «*Liberté*: la porte est ouverte», *Surprendre les voix*, Montréal, Boréal, coll. «Papiers collés», 1986, p. 21-25. Cet article remonte à 1983; il avait d'abord été publié dans *Le Devoir*.

2 *Ibid.*, p. 22.

3 Texte également repris dans *Surprendre les voix* (p. 49-55) et publié originellement en 1983 dans *Liberté* (vol. XXV, n° 5, octobre 1983, p. 129-134).

4 Serge Cantin, «André Belleau ou le malheur d'être touriste», *Liberté*, vol. XXXVII, n° 6, décembre 1995, p. 29.

À travers l'expérience, assez commune aux intellectuels en voyage, d'une impuissance à échapper aux clichés touristiques et à un certain « préformatage » de l'information⁵, Belleau exprime la « conscience malheureuse⁶ » de qui se sait confiné à la « *prison touristique*⁷ ». Plus globalement, il est amené à conclure à l'impossibilité de rencontrer l'Autre en face à face et donc de s'ouvrir véritablement à lui — d'autant qu'une encombrante lucidité critique l'empêche de s'abandonner à ses velléités de fraternisation et que sa ferme résolution de ne pas être dupe du *commerce* touristique le prive de toute spontanéité et l'enferme encore davantage dans son statut de touriste (à plumer)⁸.

Les deux exemples précédents, de l'ordre de l'activité littéraire et du voyage, montrent que l'ouverture, chez Belleau, ne ressortit point à l'idylle postmoderne — l'« *anything goes* » — ou cosmopolite — le « citoyen du monde » — et qu'elle demeure problématique. À la fois centrifuge et centripète, curieuse de l'altérité mais rapportée à *l'ici et maintenant* et au « je », elle constitue à proprement parler une « épreuve de l'étranger » au sens d'Antoine Berman, c'est-à-dire une façon de « féconder le Propre par la médiation de l'Étranger⁹ » comparable à celle de la traduction littéraire. Dans les pages qui suivent, j'observerai de plus près les modalités de l'ouverture à l'Autre chez Belleau par le truchement de la référence aux textes issus d'une tradition étrangère. Dans la foulée de mes travaux sur la germanophilie des intellectuels de la revue *Liberté*¹⁰, je m'arrêterai à la tradition de langue allemande, qui est l'une de celles avec lesquelles l'essayiste a poursuivi le plus intense et constant dialogue. Mais plutôt que d'insister sur les rares textes publiés de Belleau, comme je l'avais fait dans mon ouvrage, je m'occuperai ici surtout des documents déposés dans ses archives¹¹ — notes préparatoires, premières versions, notes de lecture, plans de cours et notes de cours, etc. — et qui concernent, si l'on veut, les « dessous » de sa relation — exemplaire — à la culture des pays de langue allemande.

5 Par exemple, dans « Maroc sans noms propres » : les noms propres déjà donnés comme des étiquettes qu'il s'agira, sur place, de coller aux choses.

6 Serge Cantin, « André Belleau ou le malheur d'être touriste », p. 32.

7 *Ibid.*, p. 33 ; Cantin souligne.

8 Ce n'est pas dire que Belleau ne rapportera rien de son séjour marocain. À Marrakech, il sera mis en présence du « monde-déjà-là », de cette foule de badauds qui peuple la vieille ville, qui existait sans doute aussi en Europe au Moyen Âge et à la Renaissance, et qui était indispensable aux bonimenteurs et aux fondateurs de religions, entre autres. L'idée d'un « monde-déjà-là » qui ramène à celui de Rabelais, Belleau, après l'avoir une première fois énoncée dans « Maroc sans noms propres », la reprendra dans l'un de ses textes analytiques tardifs, « Carnavalesque pas mort ? » [1984] (André Belleau, *Surprendre les voix*, p. 193-202).

9 Antoine Berman, *L'épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique. Herder, Goethe, Schlegel, Novalis, Humboldt, Schleiermacher, Hölderlin*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1995 [1984], p. 16.

10 Certains éléments de l'analyse recouperont éventuellement les résultats exposés dans *L'Allemagne de Liberté* (Robert Dion, *L'Allemagne de Liberté. Sur la germanophilie des intellectuels québécois, Ottawa/Würzburg*, Presses de l'Université d'Ottawa/Königshausen & Neumann, coll. « Transferts culturels », 2007, 335 p.) ; mais l'accent mis sur les archives, sur l'amont du travail publié de Belleau, donnera à cette contribution-ci sa couleur particulière.

11 Les archives d'André Belleau sont conservées au Service des archives et de gestion des documents de l'Université du Québec à Montréal sous la cote 119P.

On pourrait commencer par rappeler l'allégeance de Belleau à la « Germania » telle qu'elle se donne à lire dans le si beau passage de « L'Allemagne comme lointain et comme profondeur¹² » :

Mais toute ma vie, je le dis sans regret ni amertume, j'ai habité la Romania alors que je rêvais de la Germania. J'ai vécu dans la marge de la Germania, à sa frontière, avec le sentiment de n'y être jamais vraiment entré. Je n'étais guère différent de plusieurs jeunes gens de ma génération, dans ce Montréal des années cinquante si dissemblable, à maints égards, de celui d'aujourd'hui¹³.

Étant devenu, dit-il, « ce qu'on appellerait (en exagérant beaucoup) un romaniste¹⁴ », Belleau a occupé en fait, sur la carte où se répartissent les juridictions des divers domaines linguistiques et littéraires, une position beaucoup plus complexe et instable. Romaniste, Belleau l'est indubitablement par ses affiliations théoriques (s'il ne l'est pas par la maîtrise de plusieurs langues romanes) : les grands théoriciens et critiques qu'il admire et qui l'inspirent sont d'abord des romanistes, qu'il s'agisse de Hans Robert Jauss, d'Ernst Robert Curtius et d'Erich Auerbach, pour les Allemands, ou même de Georg Lukács ou de Mikhaïl Bakhtine jusqu'à un certain point¹⁵. Sans être germaniste, et quoiqu'il ait pu faire illusion sur ce plan¹⁶, Belleau n'a jamais eu peur de se colleter aux grands auteurs issus de cette tradition, à ses grandes œuvres, qu'elles soient littéraires ou critiques. Quant à son statut de québécois, qui *a priori* semble aller de soi, il a été, pour le principal intéressé tout au moins, éminemment problématique. Gilles Marcotte, qui a dirigé sa thèse de doctorat sur *Le personnage de l'écrivain dans le roman québécois (1940-1960)*, à l'origine du *Romancier fictif*¹⁷, a rendu compte de sa difficulté à endosser une telle spécialité. Après avoir signalé que Belleau, comme ses maîtres Rabelais, Lukács et Bakhtine, n'était à l'aise que dans la dimension mondiale et transhistorique de la littérature — même s'il se reprochait de ne pas s'être donné les moyens de se promener à sa

12 Témoignage publié pour la première fois dans le dossier « Allemagne » de la revue *Liberté* en octobre 1982 (vol. XXIV, n° 5, p. 30-39). Il s'agissait d'une conférence donnée à l'Institut Goethe d'Ottawa en 1981 dans le cadre d'une série intitulée « Écrivains québécois et littératures des pays de langue allemande » (voir le Fonds André-Belleau, Service des archives et de gestion des documents de l'Université du Québec à Montréal, 119P 202a/17).

13 André Belleau, « L'Allemagne comme lointain et comme profondeur » [1982], *Surprendre les voix*, p. 41. Dans *L'Allemagne de Liberté*, j'ai insisté sur le caractère fantasmatique de la composante générationnelle de la référence allemande. Je n'y reviens pas ici.

14 André Belleau, « L'Allemagne comme lointain et comme profondeur », p. 41.

15 Lukács est un philosophe mais aussi un spécialiste de Balzac ; quant à Bakhtine, nombre de ses propositions théoriques sont issues de sa thèse sur Rabelais.

16 Robert Melançon, dans un témoignage publié après la mort de Belleau dans le dossier de *Liberté* qui lui rendait hommage, a ainsi pu noter que, bien que celui-ci ait « établi son bivouac aux frontières de la Germania sans avancer au delà », il aurait pu en remonter à nombre de spécialistes. Robert Melançon, « Ph. D., écrivain », *Liberté*, vol. XXIX, n° 1, 1987, p. 33.

17 André Belleau, *Le romancier fictif. Essai sur la représentation de l'écrivain dans le roman québécois*, Sillery, Presses de l'Université du Québec, coll. « Genres et discours », 1980, 155 p.

guise dans ce vaste domaine¹⁸ —, Marcotte note que l'essayiste ne souhaitait guère être perçu comme québécois :

Il est paradoxal que la seule grande étude critique laissée par André Belleau soit consacrée à la littérature québécoise car il n'a jamais voulu être considéré, ou considéré d'abord comme un spécialiste de cette littérature. On l'avait presque choqué, il y a quelques années, en lui offrant de faire en Europe une série de conférences sur ce sujet. Le rôle de commis-voyageur de notre différence nationale ne lui convenait pas¹⁹.

Son mémoire de maîtrise portait, rappelons-le, sur Rabelais²⁰, et son intention première était de poursuivre dans la même veine au doctorat, jusqu'à ce que des considérations pratiques ne l'entraînent à se replier sur un corpus québécois²¹.

Le témoignage de Michel Pierssens, qui a également côtoyé Belleau à l'Université de Montréal, concorde avec celui de Marcotte. Lui aussi remarque que la volonté de l'essayiste de « dessiner la figure globale d'une culture authentiquement québécoise » allait de pair avec « une méditation sur la culture en général, qu'elle prenne la forme de la Renaissance française ou du romantisme allemand, de la pensée viennoise des années 1900 ou de la recherche anthropologique américaine d'aujourd'hui, qu'elle se fasse philosophie, littérature ou musique²² » — de telle sorte que, ajoute Pierssens, rien ne peinait plus l'auteur du *Romancier fictif* que l'on oublie que, « Québécois, il avait certes quelque chose à dire du Québec, mais aussi de Rabelais ou de Bakhtine, ou de Hofmannsthal²³ ». Ce qu'il avait à dire sur la littérature universelle, cependant, a passé bien davantage par l'oral que par l'écrit (publié)²⁴ : d'où l'intérêt de se tourner ici vers les archives.

18 Ayant entamé des études de psychologie puis de philosophie sans les terminer, puis étant passé, à titre d'administrateur, au service du gouvernement fédéral avant de revenir aux études, en lettres, à l'âge de trente-sept ans, Belleau s'est toujours considéré comme un autodidacte. Dans « L'Allemagne comme lointain et comme profondeur », il fait état de ses regrets à propos de sa formation : « Il m'est difficile de ne pas reconnaître ceci : si j'avais vingt ans, je serais très probablement inscrit à un Département d'études allemandes d'une université québécoise ou américaine dans l'espoir d'être un jour germaniste. C'était, je crois, impensable à Montréal en mil neuf cent cinquante. » (André Belleau, « L'Allemagne comme lointain et comme profondeur », p. 41.)

19 Gilles Marcotte, « Pour mémoire », *Liberté*, vol. XXIX, n° 1, 1987, p. 41.

20 André Belleau, *Le voyage dans l'œuvre de Rabelais*, mémoire de maîtrise, Montréal, Université de Montréal, 1970, 100 f. Le directeur du mémoire était Michaël Baraz.

21 Il lui aurait fallu, pour poursuivre le travail sur Rabelais, s'installer en Europe pour quelque temps, ce qui lui était alors impossible. Notons que Rabelais est l'un des rares auteurs non québécois sur lesquels il a publié des études assez substantielles — dont plusieurs ont été regroupées à titre posthume dans *Notre Rabelais* (Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 1990, 177 p.).

22 Michel Pierssens, « La nuit transfigurée », *Liberté*, vol. XXIX, n° 1, p. 83.

23 *Ibid.*

24 À *Liberté*, son principal lieu de publication, la contribution « allemande » de Belleau se limite à trois articles : « Avez-vous lu Brahms ? » (vol. VII, n° 5, septembre-octobre 1965, p. 433-437), « Relire le jeune Lukács » (vol. XXIII, n° 6, novembre-décembre 1981, p. 105-115) et « L'Allemagne comme lointain et comme profondeur ». J'ai longuement commenté l'article sur Lukács dans « Essai littéraire et référence allemande : modernité(s) de Belleau, Ouellette et Larose », Ginette Michaud et Élisabeth Nardout-Lafarge (dir.), *Constructions de la modernité au Québec*, Montréal, Lanctôt, 2004, p. 265-284.

LA LEÇON DES ARCHIVES

Ainsi, du début à la fin de sa période d'activité, Belleau témoigne dans ses archives d'un intérêt soutenu pour les cultures étrangères, et notamment pour l'allemande. Pour en donner une idée, je me concentrerai sur quelques strates de cet intéressant parcours.

Dans son *Journal* (30 juin 1953 au 13 février 1954), le jeune homme qui vient de décrocher des études de psychologie note par exemple que les rencontres avec les étrangers, Allemands, Italiens, Slaves, lui manquent, car ce n'est qu'à l'université que s'épanouit, au Canada français, une vie intellectuelle digne de ce nom, comme c'est du reste, d'après lui, le cas en Allemagne²⁵. Évoquant un cours d'allemand qu'il a suivi l'année précédente, Belleau écrit le 16 décembre 1953 :

J'aime beaucoup la langue allemande. Or je n'ai pas fait d'allemand depuis huit mois, soit depuis avril dernier. Si j'avais poursuivi mes études à l'Université cette année, j'aurais pris les cours de langue allemande de seconde année et obtenu un certificat. (Mon professeur... et ami... était Jan de Groot).

Il faut que je reprenne l'étude de la langue allemande dès demain matin²⁶.

L'apprentissage de la langue, qui ne sera jamais pleinement mené à terme²⁷, s'inscrit d'emblée sous le signe de l'impératif. Et plus en amont encore, c'est l'écoute des *Lieder* de Schumann qui détermine le passage à l'écriture, le dimanche 5 juillet 1953, neuf jours après qu'a été prise la décision d'écrire. On le voit : Belleau situe la langue et la culture allemandes à l'origine de son plan de formation autant que de sa détermination à faire œuvre.

À l'autre extrémité de son parcours, une conférence non publiée sur Hugo von Hofmannsthal atteste le caractère soutenu, jusqu'à la toute fin, de sa curiosité pour les littératures de langue allemande. Intitulée « Reconstruction et projection : unité perdue. Hoffmannsthal [sic]²⁸ », cette conférence avait été prononcée lors du colloque « Vienne au tournant du siècle » tenu, du 3 au 5 octobre 1985, sous l'égide du Département de philosophie de l'Université du Québec à Montréal et du programme de littérature comparée de l'Université de Montréal. En raison du décès de Belleau, le texte en est demeuré inédit²⁹. Ce texte gagne à être lu en parallèle avec les annotations de Belleau sur son exemplaire du *Hugo von Hofmannsthal* d'Étienne Coche

25 Fonds André-Belleau, 119P 101/4, p. 23-24.

26 *Ibid.*, p. 29. Belleau souligne.

27 Mais qui donnera néanmoins une très belle traduction française de cinq poèmes de Nelly Sachs (Fonds André-Belleau, 119P 202d/7) publiée dans *Liberté* (« Cinq poèmes de Nelly Sachs », vol. XVI, n° 3, mai-juin 1974, p. 5-15). C'est l'un des rares textes publiés conservés dans les archives, sans doute parce que Belleau y a effectué une correction orthographique après coup.

28 Fonds André-Belleau, 119P 202a/27. À l'avenir, je restituerai l'orthographe correcte du nom.

29 Dédiés à la mémoire de Belleau, les actes du colloque ont été publiés par François Latraverse et Walter Moser sous le même titre en 1988 (*Vienne au tournant du siècle*, Lasalle, Hurtubise HMM, coll. « Brèches », 1988, 400 p.). Les éditeurs précisent que la mort de Belleau a fait en sorte que celui-ci n'a pu donner une version écrite de sa communication. C'est donc dire que le texte déposé dans les archives ne constituait pas pour son auteur une version définitive ni même publishable.

de la Ferté dans la fameuse collection «Poètes d'aujourd'hui»³⁰, dans la mesure où l'on peut raisonnablement penser que ce dernier ouvrage est sa principale source d'information³¹.

Il est frappant de constater la convergence des divers éléments de la présentation de Coche de la Ferté que retient l'essayiste. Belleau se montre tout particulièrement attentif aux manifestations de la précocité de Hofmannsthal : partout où il y a une date, il calcule en marge l'âge de l'écrivain, pour mieux le renvoyer à d'autres génies précoces, à Mozart ou à Novalis par exemple. Pour le «*late bloomer*» qu'il est, ces manifestations d'un talent quasi surnaturel semblent tenir du prodige. Sensible à la qualité du milieu intellectuel et de la formation reçue par Hofmannsthal, Belleau admire chez lui le produit d'une éducation européenne, de la *Bildung*. On aurait certes pu imaginer que l'aspect «aristocratique» de la trajectoire et de la pratique de l'écrivain ait rebuté un critique si préoccupé de la reconnaissance de la culture populaire et si féru du mélange des registres, mais il n'en est rien puisque précisément Belleau apprécie que ce poète merveilleusement doué, souverain, ait «quitté le temple pour descendre dans la rue» (Stefan George, cité par Coche de la Ferté³² et souligné par Belleau dans son exemplaire), d'abord en prenant publiquement position contre la guerre à venir (celle de 1914-1918), puis en donnant plusieurs comédies pour le théâtre. L'essayiste accorde beaucoup d'importance aux passages où Coche de la Ferté évoque ces pièces écrites par Hofmannsthal après l'abandon de la sublime poésie, notant entre autres cette citation de l'écrivain autrichien : «Le but social atteint, ce sont les comédies³³», ainsi que le commentaire selon lequel sa maturité résiderait dans la «prise de conscience multiforme et lucide de la vie³⁴». Le caractère «national» de la rénovation de la scène allemande opérée par Hofmannsthal est également mis en évidence par Belleau, ce qui ressortit à son intérêt, dans le sillage du Romantisme, pour le rôle qu'est susceptible de jouer la culture dans l'éveil des nations dominées ou simplement «reléguées».

L'essayiste relève donc l'héritage romantique assumé par le poète autrichien, encore qu'il insiste surtout sur sa composante xénophile. Le Romantisme a accordé une attention passionnée aux traditions étrangères antiques et modernes ; c'est le cas aussi de Hofmannsthal, dont la fascination pour les Grecs est fondatrice. Une telle fascination fascine évidemment Belleau. Ce qu'il retient chez l'écrivain sous ce rapport, c'est l'effort de relecture de la culture hellène et le tiraillement entre penchant vers le classicisme et attrait pour le primitif³⁵, pour cette Grèce archaïque justement

30 Étienne Coche de la Ferté, *Hugo von Hofmannsthal. Choix de textes, bibliographie, portraits, fac-similés*, Paris, Seghers, coll. «Poètes d'aujourd'hui», 1964, 191 p. J'ai la chance de disposer d'une photocopie de l'exemplaire de Belleau annoté par lui (sans aucune autre annotation parasite) et déposé par sa succession à la Bibliothèque des lettres et des sciences humaines de l'Université de Montréal (cote PT 2617 O 47 Z632 1964). D'après les annotations, cet exemplaire a été acheté en septembre 1970 et consulté, très vraisemblablement en vue de préparer la communication au colloque «Vienne au tournant du siècle», en septembre-octobre 1985.

31 Le texte archivé de la communication ne donne aucune source précise, citant, sans références, Hermann Broch, Stefan Zweig, Pierre Zima, etc.

32 Étienne Coche de la Ferté, *Hugo von Hofmannsthal*, p. 48.

33 *Ibid.*, p. 49.

34 *Ibid.*

35 *Ibid.*, p. 32.

exhumée par les études anciennes germaniques³⁶. On ne s'étonnera guère que Belleau ait été interpellé par ce recours au fonds préclassique de l'héritage grec, qui vient en quelque sorte bousculer le parfait ordonnancement de surface de l'œuvre hofmannsthaliennne et qui conduira à l'abandon des formes poétiques en faveur de la prose et du théâtre. Dans l'interprétation de Coche de la Ferté, ici avalisée par le critique québécois, l'œuvre de Hofmannsthal serait emblématique du passage de la jeunesse, de l'éblouissement grec, de l'absence de la connaissance des limites, de la poésie, bref, de la *préexistence*, à la maturité, à la conscience sociale et de classe, aux formes dramatiques, c'est-à-dire à l'*existence*. Mais tout n'est pas si simple : à lire les annotations de Belleau et les passages soulignés par lui, on constate que c'est la coexistence à divers degrés des deux stades de l'évolution de Hofmannsthal qui capte son intérêt. Il faut voir comment Belleau est sollicité à la fois par l'expérience poétique, par celle du symbole, qui répond à l'irréalité des apparences du monde, par l'omniprésence du rêve, d'une part, et par l'arrimage social, national, voire civilisationnel de la pratique littéraire et dramatique, de l'autre. Hofmannsthal représente en somme, pour Belleau, un auteur à saisir simultanément dans sa poétique *et* dans son ancrage sociohistorique, comme pure émanation de l'empire austro-hongrois déclinant et comme cosmopolite, comme héritier de la tradition de l'idéalisme allemand et comme médiateur entre les cultures européennes³⁷, comme grand bourgeois et comme chantre national, comme poète sublime et comme auteur de comédies.

La communication proprement dite conserve bien sûr quelque chose de cette lecture, notamment en ce qui concerne le rapport de la *préexistence* à l'*existence*. D'emblée, Belleau y situe la portée de son entreprise :

Je vous demande la permission de réfléchir à haute voix au cours de cette brève communication sur la position de langage et de discours occupée par Hugo von Hofmannsthal dans la société viennoise de la fin du XIX^e siècle, et de soulever ce faisant quelques questions qui, me semble-t-il, s'avèrent peut-être plus significatives que les réponses [...] ³⁸.

Centrée sur *La lettre de Lord Chandos* de 1902³⁹, l'analyse cherche à envisager, sous un angle essentiellement discursif et générique plutôt que « sociologisant » ou « psychologisant » (les termes sont de Belleau), la crise du langage qu'a vécue Hofmannsthal et qui l'a mené à renoncer à la poésie. Belleau insiste sur la décomposition du langage poétique décrite dans la lettre fictive, décomposition accomplie au profit du

36 Sur le développement d'une *Altertumswissenschaft* (science de l'Antiquité) allemande liée au *Griechenmythos* (mythe grec) qui se met en place à partir de Goethe et se prolonge jusqu'au XX^e siècle, voir Anthony Andurand, *Le mythe grec allemand. Histoire d'une affinité élective*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014, 404 p.

37 Belleau souligne le passage où il est question du travail de médiation concret de Hofmannsthal, entre la France et le monde allemand notamment. C'est Hofmannsthal qui présente Paul Klee à Léon-Paul Fargue, à Jean Paulhan et à Georges Auric, exposant ainsi ses collègues français aux idées du Bauhaus. Voir Étienne Coche de la Ferté, *Hugo von Hofmannsthal*, p. 61.

38 Fonds André-Belleau, 119P 202a/27, p. 1.

39 Ce texte est le plus abondamment annoté de la partie « Choix de textes » du *Hugo von Hofmannsthal* publié chez Seghers.

langage immédiat des choses muettes. On peut voir là, note-t-il, un avatar de « la conception de la poésie comme connaissance intuitive directe du monde⁴⁰ », sinon de la « voyance » rimbaldienne. Or, selon Belleau, cette conception est rarement allée, comme chez Hofmannsthal, jusqu'à « disqualifi[er] les langages premiers à titre de porteurs de la forme⁴¹ ». Il s'agit donc pour le critique, en définitive, de comprendre comment une telle chose est possible chez l'auteur autrichien, alors que ni Rimbaud, ni les Romantiques, ni Hölderlin ne s'étaient risqués si loin dans la délégitimation du langage poétique⁴². « Faudrait-il, poursuit Belleau, attribuer au substrat viennois et autrichien ce qui semble singulier et inédit dans la position d'Hofmannsthal, du moins dans la tradition littéraire allemande⁴³ ? »

C'est ici que la conférence de Belleau, en arrivant au cœur du sujet, à la spécificité viennoise de son propos, commence de se déliter à son tour — ce qui était, du reste, annoncé d'entrée de jeu. Pour arriver à situer Hofmannsthal *dans* son langage, *dans* son discours, il ne suffit pas en effet d'examiner ce qu'il dit *sur* la poésie, *sur* la pratique de la poésie ; il conviendrait, remarque l'essayiste, d'envisager la position qu'occupe l'écrivain au sein « de l'économie générale des discours dans la Vienne de François-Joseph⁴⁴ », recherche qu'il n'avait ni le temps ni les moyens pratiques d'entreprendre. La communication se réduit dès lors à une série de questions générales qui, après l'analyse très personnelle de *La lettre de Lord Chandos*, constituent un spectaculaire repli. Je donne deux exemples :

Le système des discours artistiques à Vienne à la fin du siècle. Y a-t-il un discours, un genre institutionnellement dominant ? (on dira la musique, j'imagine). Y a-t-il des discours, des genres entravés ou empêchés⁴⁵ ?

À quelles contraintes obéit le marché ? Quel est le public ? Toujours du point [de vue] du système artistique et littéraire, est-ce qu'il se pose un problème de norme⁴⁶ ?

Bien sûr, il faut être juste et tenir compte du caractère inachevé de ce texte. Mais était-il seulement achevable ? N'aurait-il pas fallu être germaniste et spécialiste de l'Autriche pour espérer répondre adéquatement à des questions de ce genre ? Toujours est-il que cette contribution sur Hofmannsthal traduit un rapport contraint de Belleau à l'altérité allemande : celui d'un lecteur compétent, certes, capable de saisir les enjeux inhérents à tel texte ou à tel écrivain et d'établir des rapports pertinents avec la tradition dont il est issu — dans la communication, la poésie de Hofmannsthal est comparée au « *Wanderers Nachtlied* » de Goethe, à des textes de Brentano et

40 Fonds André-Belleau, 119P 202a/17, p. 8.

41 *Ibid.*

42 Rimbaud n'abolit pas le discours, il « note des vertiges », rappelle Belleau (Fonds André-Belleau, 119P 202a/17, p. 9) ; les poètes de l'illumination et de la voyance de la tradition allemande romantique identifient encore un « garant analogique et esthétique de l'état de grâce littéraire » (*ibid.*, p. 10) ; quant à Hölderlin, il voit dans la Grèce « éternellement jeune », classique, une « source de l'enthousiasme et [un] canon de beauté » (*ibid.*).

43 *Ibid.*, p. 12.

44 *Ibid.*

45 Fonds André-Belleau, 119P 202a/27, p. 12.

46 *Ibid.*, p. 13.

d'autres Romantiques, le *Lord Chandos* évoque Hölderlin et même Kleist, etc. —, mais à qui il manque une connaissance précise du contexte qui lui permettrait de dégager l'*institution de discours* dans laquelle s'inscrit l'œuvre, institution de discours qui, on le sait, est forcément mise en texte et sur les manifestations de laquelle, au demeurant, Belleau fonde son projet de lecture de la littérature québécoise⁴⁷. L'« appropriation directe, franche et lucide de l'ensemble de la réalité⁴⁸ » étrangère, réussie par Fernand Ouellette dans son *Depuis Novalis*⁴⁹ suivant Belleau, bute ici sur les exigences mêmes de la méthode de l'essayiste⁵⁰. Du coup, on est tenté de se demander pourquoi Belleau a accepté l'invitation des organisateurs du colloque et pourquoi il a choisi de parler de Hofmannsthal : peut-être est-ce parce qu'il s'agit là d'un cas étonnant et particulièrement notable, celui d'un héritier surdoué de la tradition idéaliste romantique qui, contre toute attente, aurait découvert les mérites de la polyphonie bakhtinienne⁵¹.

Pour envisager plus en détail l'ouverture vers l'étranger telle que permettent de la restituer les archives de Belleau, l'on pourrait relire les textes de ses émissions de radio consacrées à Schiller⁵², à Hölderlin⁵³, à Brahms⁵⁴, au Romantisme allemand⁵⁵ ou encore au *Doktor Faustus* de Thomas Mann⁵⁶. Quoique ces émissions constituent d'intéressants témoignages, leur destination en fait des textes de vulgarisation qui ne donnent pas la réelle mesure de l'étendue de sa culture. Sur ce plan, les cours et les notes préparatoires paraissent plus éloquents. Le dossier de « Demande de promotion » déposé à l'UQAM par Belleau en février 1979⁵⁷ fait état d'au moins six cours différents assumés à plusieurs reprises entre 1970 et 1978 où la composante allemande était majeure sinon prédominante (« Les robots et les automates dans la littérature d'imagination », « Le Romantisme allemand I », « Le Romantisme allemand II », « Régions et frontières du fantastique », « Fonctionnement du discours littéraire fantastique » [2^e cycle], « Discours littéraire fantastique » [2^e cycle; tutorat]), auxquels on peut ajouter un septième cours de nature plus théorique (« Introduction à l'approche

47 Voir *Le romancier fictif*, bien sûr, ou l'important article « Le conflit des codes dans l'institution littéraire québécoise » [1981] (André Belleau, *Surprendre les voix*, p. 167-174), où on lit : « [L]acte d'écrire implique une sélection non seulement de mots et d'énoncés mais aussi et peut-être surtout de codes. C'est ici que nous avons besoin du concept d'institution littéraire. Entre la masse des discours (et des codes) qui composent le discours social d'une part, et le texte littéraire de l'autre, l'institution fonctionne à la façon d'un relais, d'une médiation obligés; elle préside au choix même des codes ou mieux encore, elle agit comme le code des codes. » (p. 168-169)

48 André Belleau, « Littérature et politique » [1974], *Surprendre les voix*, p. 76.

49 Fernand Ouellette, *Depuis Novalis. Errance et gloses*, Montréal, Éditions du Noroît, coll. « Chemins de traverse », 1999 [1973], 164 p.

50 Exigences qui, soit dit en passant, ne sont pas les mêmes chez Ouellette, dont la lecture reste très largement décontextualisée.

51 Sur une note plus prosaïque, on peut aussi imaginer que, pour une fois qu'on l'invitait à parler d'une littérature qu'il appréciait en amateur devant un public de germanistes et de comparatistes, Belleau n'allait pas rater l'occasion.

52 Fonds André-Belleau, 119P 202c/1, 1956.

53 *Ibid.*, 119P 202c/2, 1957.

54 *Ibid.*, 119P 202c/22, 1965.

55 *Ibid.*, 119P 202c/48, 1967.

56 *Ibid.*, 119P 202c/57, 1982.

57 *Ibid.*, 119P 101/8.

sociohistorique du phénomène littéraire»). Afin de donner une idée de la prégnance de cet apport, notons que, pour la même période, *aucun* intitulé de cours ne renvoie nommément à la littérature québécoise⁵⁸.

Des séminaires sur le Romantisme allemand, il ne reste malheureusement que peu de traces dans les archives : quelques plans de cours, pour l'essentiel⁵⁹. Des cours sur les robots et les automates ainsi que sur le fantastique subsistent d'intéressantes notes sur « L'homme au sable » d'E. T. A. Hoffmann⁶⁰. Un plan de cours du séminaire de 2^e cycle intitulé « Fonctionnement du discours littéraire fantastique⁶¹ » permet par ailleurs de constater que, outre Hoffmann, Belleau y mettait au programme un autre auteur canonique allemand, Ludwig Tieck.

Les notes sur « L'homme au sable » font le lien entre les cours sur le fantastique et sur les automates. Tout en insistant sur l'*Unheimlich* repéré par Freud dans cette nouvelle, Belleau tente d'en replacer le fantastique baroque dans l'histoire (l'histoire littéraire et l'histoire des technologies : la mécanique horlogère) et sur le terrain de l'étude des procédés littéraires. Le cours sur les automates, pour sa part, oppose à l'attitude ambivalente de Hoffmann vis-à-vis de la science la réaction résolument antiscientifique de Heinrich von Kleist dans « Sur le théâtre de marionnettes »⁶². Mais c'est curieusement dans les notes rédigées en 1976 pour le cours d'« Introduction à l'approche sociohistorique de la littérature⁶³ » que se trouve exprimé l'apport le plus essentiel de la pensée littéraire allemande à l'enseignement de Belleau. Contre la pensée d'un Lénine qui voit dans la réalité concrète un donné objectif se reflétant dans la conscience et qui, ce faisant, fraye la voie à une théorie de la littérature-reflet, Belleau mobilise en premier lieu, et de manière quelque peu étonnante, Novalis, qui, associant le monde extérieur à un « univers des ombres⁶⁴ » situé en nous, place le *sujet* plutôt que l'*objet* au principe de la réalité. Au cours suivant, Belleau revient sur ce face-à-face des deux penseurs :

Au dernier cours, j'ai opposé deux textes, très opposés à dessein : l'un occultant le sujet (Lénine) ; l'autre occultant l'objet (Novalis) ; bien que je sois dans mes goûts plus porté vers Novalis, j'ai conclu en disant que le texte de Lénine peut plus aisément fonder une sociologie (donc de la littérature) que celui de Novalis. L'objectivisme versus le subjectivisme⁶⁵.

C'est dire que la pensée de Novalis vaut surtout ici comme le parangon d'une posture idéaliste — d'un idéalisme séduisant, tentateur — à poser vis-à-vis de son contraire,

58 Un cours donné sur une base régulière à la même époque portait aussi sur la littérature étrangère : « Rabelais et la Renaissance ».

59 La version de février 1971 porte la cote 119P 201b/7.

60 Fonds André-Belleau, 119P 201b/7, 1971 et 119P 201b/19, 1974.

61 *Ibid.*, 119P 201b/13, 1975.

62 Belleau rappelle que dans le texte de Kleist est affirmée la supériorité de la mécanique sans conscience ni intention, c'est-à-dire la marionnette, sur le vivant, en l'occurrence le danseur qui fait des mines et qui sursignifie. Mais il ne précise pas en quoi cette prise de position sous-tend une attitude antiscientifique.

63 Fonds André-Belleau, 119P 201b/8.

64 Novalis, cité par Belleau, *ibid.*, 119P 201b/8, p. 16.

65 *Ibid.*, p. 17.

le matérialisme. Mais, s'empresse d'ajouter Belleau, rien ne s'oppose évidemment à ce qu'on soumette l'œuvre de Novalis à une sociocritique, le travail littéraire, en bonne méthode, devant être soigneusement distingué des conceptions explicites d'un écrivain.

L'idéalisme novalisien semble trouver un prolongement dans celui du jeune Lukács, à qui Belleau consacre par la suite une partie de son cours. Le séduit tout particulièrement, chez le philosophe à ses débuts, une volonté de restaurer la dialectique, passablement « écrasée » par le marxisme, entre idéalisme et matérialisme, sujet et objet, conscience et réalité⁶⁶, dans la tradition des *Geisteswissenschaften*. À travers Lukács, Belleau a la possibilité de remonter, pour le bénéfice de ses étudiants, jusqu'à Wilhelm Dilthey et aux « sciences des expériences et des constructions de l'esprit⁶⁷ », et de descendre ensuite jusqu'à Lucien Goldmann, dont la sociocritique comporte une dimension plus immédiatement opératoire. Un autre théoricien allemand à qui Belleau dédie ensuite quelques séances de son cours est Erich Auerbach⁶⁸, dont le *Mimésis*⁶⁹ apparaît comme un modèle malgré son caractère plus disparate et plus fragmenté que *Le dieu caché*⁷⁰, par exemple. Au moment où il présente Auerbach à son auditoire, dans les années 1970, Belleau le perçoit comme un antidote efficace au « terrorisme méthodologique » exercé dans l'aire culturelle francophone :

La méthode d'Auerbach ne se dégage pas aisément d'elle-même de son livre. Mais une chose est manifeste : (Auerbach le démontre :)

* il est plus facile à la culture, l'érudition, la véritable familiarité avec l'histoire et avec les œuvres de se passer de méthode que l'inverse. *La méthode sans la culture et la familiarité avec les textes (et l'histoire) devient une mécanique répétitive souvent masquée derrière un terrorisme méthodologique*⁷¹.

Pour Belleau, ce qui fait de *Mimésis* un travail fondamental, dans l'absolu et en particulier pour les sociologues et les historiens de la littérature, c'est qu'il s'agit de « [l]a seule œuvre qu'[il] connaisse qui réussit à *lier, nouer* aussi fortement les aspects

66 *Ibid.*, p. 37.

67 *Ibid.*, p. 41A. Le passage que je transcris est cité par Belleau ; mais comme il n'y a pas de référence, impossible de savoir si ces mots sont de Dilthey ou de l'un de ses commentateurs.

68 Gilles Marcotte raconte une anecdote savoureuse au sujet de l'admiration que portait Belleau à Auerbach : « Je me permettrai, à ce propos, d'évoquer la petite histoire de sa thèse de doctorat sur le "romancier fictif" en domaine québécois. Il avait l'ambition de faire large, abondant, façon Auerbach (on connaît, je l'espère, ce chef-d'œuvre qu'est *Mimésis*) plus encore que Bakhtine ou Lukács. Quelle déception il éprouvait quand un chapitre, faisant une trentaine de pages de sa grande écriture, lui revenait après la dactylographie amputé des deux tiers ! » (Gilles Marcotte, « Pour mémoire », p. 40-41). Auerbach constitue sans doute une source majeure, et un peu négligée jusqu'ici par les lecteurs de Belleau, du travail critique de celui-ci.

69 Erich Auerbach, *Mimésis. La représentation de la réalité dans la littérature occidentale*, traduit de l'allemand par Cornelius Heim, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 1968 [1946], 559 p.

70 Lucien Goldmann, *Le dieu caché. Étude sur la vision tragique dans les Pensées de Pascal et dans le théâtre de Racine*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1976 [1955], 426 p. Très manifestement, Goldmann représentait pour Belleau, dans les années 1970, le sociocritique de référence : non pas forcément celui dont il se réclamait le plus ou dont les travaux lui semblaient les plus convaincants, mais celui par rapport auquel il fallait situer tous les autres — aussi bien Lukács qu'Auerbach, dans le cours que j'évoque ici.

71 Fonds André-Belleau, 119P 201b/8, p. 87. Belleau souligne.

linguistiques, historiques et sociaux de l'ensemble de la littérature⁷²». La notion de «totalité» est fondamentale chez Auerbach, qui la relie à celles de «complexité», de «devenir» et de «quotidienneté». Belleau sera particulièrement à l'affût, dans sa propre œuvre critique, de l'interaction de ces quatre notions, affirmant la nécessité de partir de l'œuvre et de sa synchronie pour étudier le devenir historique (son insertion dans la diachronie) tel qu'il se manifeste dans l'évolution d'une représentation du réel social progressivement appelée à faire place aux basses classes et à leur quotidien à titre de sujets légitimes d'un tragique sérieux. Ici, la leçon d'Auerbach rencontre celle de Lukács et de Bakhtine, convergeant vers le programme qui sera celui de Belleau pour la saisie de la littérature et de la culture québécoises⁷³.

+

Dans un article consacré à la collection «Papiers collés» des Éditions du Boréal, François Dumont remarquait que l'ensemble des titres qui y avaient été rassemblés entre 1984 et 1989 exposaient un paradoxe⁷⁴. À propos de celui qui se situe au fondement de *Surprendre les voix*, il relevait ceci, de Belleau : «Le discours québécois est bloqué dans une question nationale obsessionnelle et indépassable. Nous en sommes tous là. Comment le libérer ? Il faudrait réussir à parler d'autre chose qui soit au fond la même chose (car on ne pourra jamais faire comme si la question n'existait pas)⁷⁵.» Dans l'essai cité, on s'en souvient, Belleau enchaînait en appelant au recours à la France, en invitant à «parler de la France». Ailleurs, dans «Après le référendum de 1980 : on ne meurt pas de mourir⁷⁶», il nous enjoignait cette fois de ne plus «mettre l'accent sur les aspects collectifs de notre culture. Comme elle n'a pas de corrélat politique suffisant, elle risque, ainsi vécue et "communiquée", de se dégrader en folklore»; et il poursuivait, de plus étonnante manière : «Nous voilà renvoyés à la condition des cités allemandes de l'époque romantique⁷⁷.»

On discerne ici, me semble-t-il, deux tentatives de sortie de ce «déterminisme» décrit par Dumont «selon lequel un Québécois ne parle toujours, en définitive, que du

72 *Ibid.*, p. 92. Belleau souligne.

73 Dans l'énoncé de sa méthode en introduction au *Romancier fictif*, Belleau est explicite à cet égard : «Qu'en est-il de notre méthode ? Le fait que nous ayons choisi d'entrer dans le vif du sujet dès notre premier chapitre par l'examen sans préalables d'un cas patent, indiscutable [...] s'avère révélateur à la fois d'une pratique et d'une conception critiques. Si nous nous étions employé à tout définir avant de commencer, nous ne serions jamais venu à bout de ce travail, peut-être même n'aurions-nous jamais commencé. On voudra bien voir dans cette attitude épistémologique — ceci dit en toute modestie — comme un rappel de la manière d'Auerbach (et aussi un hommage). Il nous paraissait indispensable d'abord de "faire jouer" un cas exemplaire et, à la faveur de celui-ci, de repérer les questions qu'implique le sujet à l'étude.» (André Belleau, *Le romancier fictif*, p. 16)

74 François Dumont, «L'essai littéraire québécois des années quatre-vingt : la collection "Papiers collés"», *Recherches sociographiques*, vol. XXXIII, n° 2, 1992, p. 328-329.

75 Cité dans *ibid.*, p. 328. Cette citation provient de «Parle(r)(z) de la France» (André Belleau, *Surprendre les voix*, p. 33). Cet essai avait d'abord paru en 1981 dans un dossier de *Liberté* intitulé «Hair la France ?» (vol. XXIII, n° 6, novembre-décembre 1981, p. 29-34). Belleau souligne.

76 André Belleau, «Après le référendum de 1980 : on ne meurt pas de mourir», *Surprendre les voix*, p. 103-105. Texte initialement publié dans le numéro de septembre-octobre 1980 de *Liberté*.

77 *Ibid.*, p. 105.

Québec⁷⁸». Faire appel au proche-étranger — à la France — pour échapper au vortex de la question nationale, ou se dégager de la collectivité au risque de se retrouver isolé, sans communauté, comme les écrivains romantiques marginalisés des cités atomisées de l'Allemagne des XVIII^e et XIX^e siècles : ce sont deux avenues séduisantes, deux formes d'ouverture qui attirent Belleau, mais qui semblent vite montrer leurs limites. L'essayiste, en effet, se sent éthiquement tenu de marquer d'où il parle, ce qui l'incite (ou le contraint ?) à afficher sa « solidarité avec le peuple⁷⁹ » ; comme le signale encore Dumont, *Surprendre les voix s'ouvre* sur un texte « d'appartenance fortement autobiographique⁸⁰ » avant de porter le regard sur l'ailleurs — l'Allemagne, le Maroc, la France, la Guadeloupe.

En fait, le détour par la France se révèle d'autant plus ardu que ce pays s'est, selon Belleau, édifié sur la négation de la sociabilité paysanne qui imprègne toute la société québécoise⁸¹. Quant à l'Allemagne, elle n'existe que par ses sommets, ses monuments culturels, sans que l'institution de discours qui les étaye soit vraiment envisagée⁸². Cela rend fragile tout discours sur la culture allemande — même si, bien sûr, cela ne l'invalide pas d'emblée. On observe une nette volonté, chez Belleau, de parler de l'Allemagne pour elle-même, sans la rapatrier, sans se replier *in extremis* sur le « village primordial⁸³ ». Ainsi, tenter de caractériser le terreau viennois sur lequel a fleuri le génie de Hofmannsthal ou de retracer chez Novalis, Dilthey et Lukács le ferment idéaliste avec lequel il voudrait féconder sa propre sociocritique, en conformité avec son goût pour le romantisme littéraire et philosophique, ce sont là des entreprises qui, quoique téméraires, ne ramènent pas à l'enclos national. Mais vouloir, comme lors de sa rencontre avec Jauss à Constance en compagnie de Ouellette⁸⁴, prendre le chercheur allemand à témoin de sa ferveur pour les grands auteurs du Romantisme, c'est oublier d'une part que Jauss est romaniste et que son intérêt scientifique ne se dirige pas de ce côté, et d'autre part, comme Belleau s'en rend bientôt compte,

78 François Dumont, « L'essai littéraire québécois des années quatre-vingt : la collection "Papiers collés" », p. 329.

79 Je paraphrase ici le titre d'un texte repris dans *Surprendre les voix*, « Petite grammaire de la solidarité avec le peuple » [1972] (p. 79-84), dans lequel Belleau montre comment Amos Oz, dans le roman *Ailleurs peut-être*, réussit à inscrire linguistiquement une solidarité dans la distance avec le groupe.

80 François Dumont, « L'essai littéraire québécois des années quatre-vingt : la collection "Papiers collés" », p. 330.

81 Voir André Belleau, « Parle(r)(z) de la France », *Surprendre les voix*, p. 34 (entre autres).

82 Et sans non plus que la dimension historico-politique entre en ligne de compte, chose tout de même étonnante pour un sociocritique. L'Allemagne de Belleau est l'Allemagne préprussienne, celle des « *Dichter und Denker* » et non celle du nationalisme et du militarisme : la « bonne » Allemagne, dans la tradition de Madame de Staël. Voir à ce sujet Robert Dion, *L'Allemagne de Liberté. Sur la germanophilie des intellectuels québécois*.

83 André Belleau, « Culture populaire et culture "sérieuse" dans le roman québécois » [1977], *Surprendre les voix*, p. 161. Ne pas ramener la différence au « même » ne veut toutefois pas dire que Belleau estime que l'apport allemand reste résolument étranger. Nous n'avons pas affaire, ici, au phénomène relevé par Michel Espagne et Michaël Werner où « l'incompatibilité des paradigmes produit des phénomènes de fascination irrationnelle pour le paradigme étranger » (voir « La construction d'une référence culturelle allemande en France. Genèse et histoire (1750-1914) », *Annales. Économies, sociétés, civilisations*, vol. XLII, n° 4, 1987, p. 975). L'Allemagne, pour Belleau, se situe véritablement à mi-chemin entre le proche et le lointain.

84 Brièvement relatée dans le « Cahier de lecture II (mai 1969-mai 1980) » (Fonds André-Belleau, 119P 101/6, p. 55-56), cette rencontre est racontée plus en détail au début de « L'Allemagne comme lointain et comme profondeur ».

que ce qui représente «notre anti-classicisme, notre anti-tradition» constitue pour son vis-à-vis la tradition la plus rassise («*Vous rendez-vous compte, leur dit-il, que lorsque vous me parlez de tous ces bonshommes, c'est comme si moi je vous causais avec enthousiasme de Racine, de Corneille, de La Fontaine?*»⁸⁵). L'ouverture, ici, et sans que ce soit pleinement conscient, renvoie déjà pour l'essentiel au milieu d'origine, au contexte qui suscite la «nécessité» du Romantisme : elle devient centripète. Texte capital en regard de la germanophilie de Belleau, «L'Allemagne comme lointain et comme profondeur» inscrit non seulement un *désir* d'Allemagne, mais un *besoin*, ancré dans la culture propre, de la saisir en tant qu'expression de la profondeur («[tout se passe comme si la culture allemande avait été porteuse des signes de la profondeur et de l'authenticité⁸⁶») et manifestation d'une distance, d'un lointain. La langue allemande, notamment, fut ainsi «la langue choisie, non la langue imposée par la naissance ou par les contraintes politiques et économiques⁸⁷». Mais cette profondeur et ce lointain, disons-le pour finir, répondaient au plus proche, au plus intime : aux inclinations essentielles de Belleau, à l'*ethos* fantasmé d'une génération de germanophiles, aux soubresauts d'une époque — le séminaire sur le Romantisme, en pleine crise d'Octobre, vu comme une «réponse à l'horreur du temps⁸⁸» — et, enfin, à la situation globale, comparable à celle de l'Allemagne politiquement impuissante de la fin du XVIII^e siècle, d'un Québec ballotté entre souveraineté culturelle et indépendance pure et simple.

85 André Belleau, «L'Allemagne comme lointain et comme profondeur», p. 39-40. Belleau souligne.

86 *Ibid.*, p. 42. Peu importe la justesse de cette perception : ce sont les *signes* (de la profondeur, de l'authenticité) qui intéressent Belleau, non les choses.

87 *Ibid.*, p. 44.

88 *Ibid.*, p. 45.